

# Virginie Teychené et Yaron Herman triomphent au Trianon

Mardi, 30 Octobre 2012

Première partie sur le chapeaux de roue pour le quartette de Virginie Teychené et deuxième partie opulente pour Yaron Herman : par l'une comme par l'autre, le public parisien du Trianon s'est laissé conquérir dans le cadre du Sunset hors les murs de ce lundi 29 octobre.

**Le Trianon, Sunset hors les murs, Paris (75), le 29 octobre 2012.**

**Virginie Teychené (chant), Stéphane Bernard (piano), Gérard Maurin (contrebasse, arrangements), Jean-Pierre Arnaud (batterie).**

**Yaron Herman Alter Ego Quartet : Emile Parisien (saxes soprano et ténor), Yaron Herman (piano), Stéphane Kerecki (contrebasse), Ziv Ravitz (drums) + invités : Avishai Cohen (trompette), Logan Richardson (sax alto).**

C'est au pied de la Butte Montmartre que s'invitait hier soir le jazz, sous les auspices du Sunset dans le cadre de ses opérations "hors les murs", dans le charmant théâtre du Trianon. Construit en 1894 sur les jardins de l'Élysée-Montmartre et baptisé Trianon-Concert, il brûla en 1900 et rouvrit en 1902 pour être rebaptisé l'année suivante théâtre Victor Hugo. Cette année-là, le 12 avril, à quelques centaines de mètres de là, **Colette**, dont je poursuis la lecture des chroniques musicales dans *Concert* (Editions du Castor Astral), se rendait au Moulin Rouge, ce qui lui fit écrire le lendemain : « *Par exception, je ne serai pas géniale aujourd'hui. Songez que le concours de cake-walk, au Moulin-Rouge, s'est terminé ce matin à deux heures ! Non que j'y aie pris une part active – eh ! mon Dieu, j'eusse brillamment remplacé quelques médiocrités qui s'en vinrent, avec un toupet ingénu, indiquer à peine un cake-walk tel qu'on le comprend dans les salons – ; mais le bienveillant hasard m'avait placée près des cuivres de l'orchestre qui, deux heures durant, m'assassinèrent de temps forts. Cymbales acharnées, j'ai failli devenir folle, – ou danser moi-même !* »

Qu'aurait-elle dit 109 ans plus tard du concert éclair donné par **Virginie Teychené** à train d'enfer, non sans ménager ses effets, par une alternance mesurée des climats et des tempos, jusqu'à l'apothéose du *Rat Race* de Mimi Perrin sur l'arrangement de Quincy Jones et le solo de ténor de Billy Mitchell. On ne lui a laissé que trente minutes pour convaincre le public parisien qui ne la connaît pas encore, qui plus est le public de Yaron Herman venu pour tout autre chose. Elle est là pour présenter son nouvel album "Bright and Sweet" sur des paroles écrites par leurs interprètes. Abbey Lincoln, Peggy Lee... Tandis que, à ma droite, ma rangée chahute discrètement mais fermement, elle lance le formidable *Tight* de Betty Carter et la précision de son timbre et de son intonation, son autorité rythmique, sa façon de jouer avec son quartette et tout particulièrement avec son batteur **Jean-Pierre Arnaud**, le naturel avec lequel elle occupe la scène, l'efficacité de son scat, finissent par l'emporter. Chef d'œuvre et reprise périlleuse : le *Don't Explain* de Billie Holiday qu'elle s'approprie totalement comme elle avait su s'emparer de *God Bless the Child* sur "Portraits", le premier de ses trois albums. Le plus étonnant est la façon dont elle fait sienne cette chanson avec une sollicitude qui est toute à elle, mais tout en conservant quelque chose de ce phrasé-articulation, de ces mots-notes caractéristiques des interprétations de Billie Holiday et que décrit si bien Marc-Édouard Nabe. Séquence brésilienne : elle ramène le calme et le public avec elle pour une ballade de Vinicius de Moraes en duo avec **Stéphane Bernard**. Jusque-là, il nous a frappé par la concision et l'efficacité de son accompagnement, par la dynamique de ses nuances, par la fermeté de son attaque. De Moraes l'invite à l'exploration des profondeurs de son Steinway qu'il sonde avec une mâle délicatesse. Puis elle se tourne vers Jean-Pierre Arnaud pour une samba voix-batterie qu'elle détaille, précise et sémillante, comme de la pointe du médiateur sur le bandolim. Survient un *Shiny Stockings* latinisé par la contrebasse sans rien perdre de l'élasticité féline de l'original. J'entendrai bien quelques bloqueurs patentés à quelques rangs du mien (1) dire du batteur qu'il est à la ramasse, qu'il est en retard... Je n'ai pas une oreille suffisamment sûre pour avoir entendu rien de tel de l'ancien batteur de Johnny Griffin. Effet d'acoustique (je me souviens avoir maudit Jon Christensen et Palle Danielsson lors de la première partie d'un concert du Théâtre de ville puis de les avoir encensés après avoir quitter le dernier rang pour le premier) ? Si je n'ai pas entendu cette rythmique au summum de sa cohésion, peut-être sous l'effet du chronomètre, **Gérard Maurin** s'en attribuait la raison en descendant de scène. Arrivé par le train le jour de la grève de la SNCF et, par conséquent sans sa contrebasse, il a dû jouer sur celle que lui a élégamment prêtée le contrebassiste de la seconde partie, Stéphane Kerecki, mais a dû également jouer sur l'ampli de son confrère sans s'autoriser à le régler à son gré. D'où un son de contrebasse que je n'ai pas entendu "dans l'orchestre" (dans la batterie, dans le piano), mais perçue "à côté" (2). Bref, la demi-heure est terminée et il est temps de laisser la place : Virginie Teychené lance le tempo de *Rat Race* comme on se jette dans le tour final d'un grand prix de Formule 1 dont le podium se jouerait sous le drapeau à damier. À ma droite, dans ma rangée, le public de Yaron Herman frémit, suspend son souffle, serre les dents, sent l'estomac lui remonter sous la gorge et exulte, sans oser rappeler, tant la chanteuse a pris soin de prévenir que le temps était compté. **Colette** aurait sûrement dit, comme elle l'avait fait le 4 mai 1903 à propos d'Édouard Risler qui venait d'interpréter le Prélude n°10 de Chopin au Nouveau Théâtre de la rue Blanche : « *Si elle veut, cette femme-là, je l'embrasserai. Je ne propose pas ça à tout le monde, non dà !* »

Le temps de se dégourdir les jambes, de queuter devant le bar et de se jeter un petit verre de rouge derrière la cravate alors que déjà le piano résonne... Les quelques-uns qui connaissent mon goût pour les musiques qui marchent sur la tête et les cris de bourniazophones éventrés, s'étonneront de me voir me passionner pour les chansons de Madame Teychené. C'est que les diableries du jazz contemporain ne m'ont jamais empêché de jouir de ces autres diableries

qu'inventa le jazz en tout temps et que lorsqu'il y est adopté avec goût, compétence, honnêteté, niaque et passion, je ne fais pas la fine bouche. Or, le jazz vocal, tellement envahissant ces dernières années et si peu "musicien", ne relève hélas que rarement de ces qualités et de ce niveau de musicalité. L'art de Virginie Teychené procéderait-il d'un quelconque revivalisme ? Peut-être, mais ni plus ni moins que ce début de concert de **Yaron Herman** où, après avoir entendu trop de piano-gadget à la mode d'aujourd'hui (Bad Plus, EST), je me sens soudain chez moi, comme si les quartettes de Keith Jarrett avaient poursuivi leur carrière. J'entends déjà Yaron Herman râler, toujours meurtri de constater combien le discours critique est indigne de son art. Mais tout au long de ce début de concert, je reconnais toutes sortes de pédales, de phrasés, de gimmicks qui me firent jubiler dans les années 70 et me manquent tant aujourd'hui. Et je ne me plains pas de les retrouver enfin, ne serait-ce que parce que Yaron Herman – comme Virginie Teychené et ses compagnons pour une musique soixantenaire au lieu d'être quadragénaire – a su nourrir cet héritage de son vécu personnel, du vécu du piano et du jazz moderne depuis "Personal Mountains" et "Survivor's Suite". Garbarekien en plus calorifique au ténor, redmanien (tendance Dewey) ou liebmanien (tendance Dave) au soprano, toujours colemanien (tendance Ornette), **Emile Parisien** nous confirme dans ce bonheur d'être là, de même que **Stéphane Kerecki** qui, mêlant la leçon de JF (tendance Jenny-Clark) aux mystères de la musicalité hadiennienne (tendance Charlie) et peacockienne (tendance Gary), jubile de l'interraction partagée avec un **Ziv Ravitz** très christensenien (tendance Jon). La suite du concert me démentira quelque peu sans me départir de mon plaisir, avec l'arrivée d'abord d'**Avishai Cohen** (tendance trompette) qui nous fait soudain regretter que Don Cherry n'ait jamais rien fait avec Jarrett. Mais à quoi bon, puisque Avishai Cohen est là avec sa trompette d'aujourd'hui, joyeuse et élancée, d'un tendre et profond indigo. La musique de Yaron Herman donne alors des signes plus aisément identifiables de contemporanéité, dans les accents harmoniques, les décompositions rythmiques, les références folkloriques aussi explicites qu'habilement réinventées... L'autre invité, l'altiste **Logan Richardson**, véritable révélation de l'année, me paraît moins chez lui dans ce contexte où il reste enraciné dans un bop dont il transcende certes les attendus. Mais lui a-t-on seulement laissé le temps de s'installer dans la musique. Toutefois, en rappel, il offrira un solo aux contours anguleux et poignants. Des rappels, il y en aura au moins trois... j'ai oublié de compter, signe que l'on ne s'ennuyait pas. À la sortie, on se pressait autour des kiosques à journaux pour retrouver la chronique Choc de l'album "**Alter Ego**" de **Yaron Herman** dans le numéro d'octobre de Jazzmag, mais il venait d'être retiré des rayons, remplacé par celui de novembre où l'on découvrit la chronique Choc de l'album "**Bright and Sweet**" de **Virginie Teychené**.

Franck Bergerot

(1) Dans sa chronique du 29 juin 1903, **Colette** écrivait en post-scriptum : « *Mon excellent confrère en critique musicale, Albert Soubies, me demande "si ça ne m'ennuie pas" de dire que je ne l'ai point visé, en parlant d'un certain rédacteur du Soir, avec plus de vivacité que d'admiration. Ça ne m'ennuie pas du tout cher ami...* » Je censure la suite qui dépasse ma pensée.

(2) Divers témoignages recueillis depuis témoignent en effet d'un problème de circulation du son dans la salle alors que les musiciens étaient très à leur aise sur scène. Grand classique de la sonorisation, que, notamment, connaissent bien les habitués de la grande salle de la Cité de la musique où la batterie est rarement à sa place.